

Les médecins militaires, durant la guerre 39-45, ont souvent été confrontés à des situations particulières, notre camarade André Borgomano a retrouvé notre ancien, H.P Perramond au cœur d'une opération militaire bien spéciale : la reddition d'une unité combattante allemande.

La Rédaction

Le pont de Cholet

Un médecin colonial, notre ancien, Henri-Pierre Perramond (Bx 24) participe à la reddition d'une unité de la Kriegsmarine (1 500 hommes) en 1944.

André Borgomano (Bx 51)



H.P. Perramond

Avant d'évoquer les conditions dans lesquelles s'est rendue une Unité de la Kriegsmarine, il est indispensable, pour la bonne compréhension des événements, de faire un retour 70 ans en arrière. (Extrait de la carte État-major 1936). La ville de Montpellier, peuplée alors de 60 000 habitants, était entourée de vignes. Le pont de Cholet est un petit pont à une seule voie au-dessus de la voie ferrée, elle-même en voie unique, de la Compagnie du Midi. Cette voie reliait Montpellier à de nombreux villages de l'arrière pays et faisait jonction avec la ligne vers Clermont-Ferrand et Paris. La voie ferrée existe toujours au milieu des broussailles. Cholet dérive de « Chaulet », toponyme trouvé dans les archives depuis 1160, ancienne église disparue, un des quatre anciens chefs-lieux de paroisses rurales de Montpellier avec Prunet, Sauret et Lavanet. Chaulet est sur la carte de Cassini au XVIII^e siècle et devient Cholet (mas de Cholet) sur le plan cadastral napoléonien de 1818. Ce nom vient de l'occitan « caulet » (prononcer caoulétt), « choux », probablement un champ de choux.

Dès le 17 août 1944, suite au débarquement du 15 août en Provence, l'ordre de repli est lancé par le commandement de la Wehrmacht et renouvelé le 18 pour toutes les unités du Sud-Ouest et du Sud. Les unités de la Kriegsmarine stationnées à Port Vendres depuis le 12 novembre 1942 quittent la ville le 19 août en deux groupes :



La voie ferrée unique au pont de Cholet.

L'un, vers 16 heures, sous les ordres du capitaine de frégate Walter Denys, Commandant du port et des troupes, après avoir détruit les infrastructures portuaires et militaires. Ils rejoindront Nîmes, ayant traversé Montpellier ou ses environs sans encombre, et seront rattachés au Kampfgruppe Schwerin à leur arrivée à Remoulins le 22 août.

Le second, sous les ordres du capitaine de corvette Ernst Bettin, composé essentiellement d'unités d'artilleurs de marine, la MAA 615, était parti vers 12 heures. À Narbonne ils réquisitionnent un train qui, au petit matin du 23 août, près de Montpellier, sera mitraillé par l'aviation alliée et stoppé suite à une avarie de la motrice. Le mécanicien Victor Vernhet, brûlé, survivra et le chauffeur grièvement blessé décèdera malgré les soins prodigués par le docteur Reveillé. Le train est arrêté près du Poste 4, au PK 79, 460. Les soldats quittent le train pour échapper à de nouveaux mitraillages et se dispersent dans les vignes

attendant ; les raisins sont mûrs et la vendange commence avec un peu d'anticipation ! L'État-major allemand s'est déplacé vers le pont de Cholet situé à 250 mètres au N.W. du train immobilisé ; c'est là qu'un peu plus tard vont se dérouler les négociations.

Les troupes allemandes, qui y stationnaient, avaient évacué Montpellier dans la journée du 19 août. La Résistance a aussitôt mis en place de nouveaux Chefs de service. Au matin du 23, des civils sont venus avertir la police que des soldats allemands voulaient se rendre. Ils étaient huit et signalèrent que d'autres soldats, au nombre de plus de mille avaient l'intention de se constituer prisonniers. Des inspecteurs de police (Clouscard, Jean...) accompagnés d'un Alsacien interprète se sont dirigés vers le pont de Cholet et après avoir franchi plusieurs barrages fortement armés ont rejoint le commandant du Groupement, le capitaine de corvette Ernst Bettin et son État-major. Sur plus d'un kilo-



Porte Marengo.



Porte Centrale.



Porte de Lutzen, la Paillade.

mètre, dans les fossés bordant la route, ils avaient vu une troupe assez variée de marins, aviateurs, fantassins, des civils, allemands, autrichiens, hongrois et même des mongols ainsi que des blessés. Leur moral n'était pas au beau fixe et nombreux étaient ceux qui souhaitaient voir finir la guerre. Toutefois ils étaient bien décidés à se battre s'il le fallait et certains étaient très remontés.

En chemin nos policiers entreprirent un subtil travail de sape les informant que des soldats de leur groupe s'étaient déjà rendus à la police, que les troupes alliées se trouvaient non loin de Nîmes (ce qui était faux), que les issues étaient occupées par les F.F.I. (faux également car les maquis étaient encore dans l'arrière pays), que les blessés seraient soignés dans les hôpitaux de la ville. Les pourparlers commencèrent avec l'aide de l'interprète alsacien JEAGER et avec des hauts et des bas, ils vont durer près de 8 heures. BETTIN s'informe de la situation à Montpellier et dans les environs, demande des précisions sur la position des troupes alliées et discute avec ses officiers. Vers 11 heures le commandant Humbert-David, des Corps urbains de police en tenue, arrivent avec d'autres policiers et les discussions reprennent. Les deux officiers s'aperçoivent alors qu'ils avaient combattu l'un contre l'autre à Narvik et s'entretiennent longuement. L'un des inspecteurs est accosté par un Allemand parlant très bien français, Georges Notz, qui lui dit avoir fait ses études au lycée de Reims et le mit au courant des conversations qui se déroulaient entre les officiers allemands ; il apprit ainsi que le Commandant ne voulait pas se rendre avec sa troupe sans combattre.

Vers 17 heures arrive une voiture militaire avec à son bord le lieutenant-colonel des Troupes Coloniales Louis Méar accompagné du médecin capitaine également des Troupes Coloniales, Henri Perramond* et d'un autre

officier. Le lieutenant-colonel Méar commandait le SGMICR (Sous Groupement des Militaires Indigènes Coloniaux Rapatriables). Fin novembre 1942 l'Armée d'armistice a été dissoute et les Unités de soldats africains, malgaches ou indochinois qui n'avaient pas été renvoyées Outre-mer se sont trouvées dans l'impossibilité de quitter la France ; ceux de Montpellier étaient cantonnés à la Caserne Robert Jamme. Ayant été présentés au commandant Bettin les conversations vont reprendre. Vers 18 heures, l'inspecteur de police Clouscard, avec la complicité de Notz, décide de faire savoir qu'il était en relation avec l'aviation alliée et que ceux-ci viendraient mitrailler la colonne si aucune décision n'intervenait et, par hasard, une escadrille alliée vint survoler la troupe, deux avions se détachèrent, firent un passage et rejoignirent les autres appareils. Notz fit savoir quelques instants après que les officiers engageaient leur chef à accepter la reddition de la troupe. La décision de reddition est enfin prise. Mais le Commandant allemand « ne veut se rendre qu'à des gens en uniforme, à un égal en grade au minimum et que les honneurs soient rendus ».

En un mini cérémonial, une douzaine de tirailleurs sénégalais du SGMICR présentent les armes, les deux officiers se saluent et l'officier allemand remet son pistolet à l'officier français ; le lieutenant-colonel Méar enlève le chargeur et lui rend son arme. La reddition est scellée. La troupe fut mise en colonne et chaque section vint déposer les armes puis, encadrée par une cinquantaine de personnes à l'armement hétéroclite, fut dirigée vers la caserne R. Jamme.

Ils seront ensuite transférés à l'asile de Font d'Aurelle que les Navalais avaient quitté quelques mois plus tôt. Une grande partie de ces prisonniers de guerre fut affectée au déminage de la région où beaucoup le payè-

rent de leur vie. Georges Notz, qui avait permis la reddition de tous ses camarades, fut désigné pour un emploi sans risques.

Pour la petite histoire : cette caserne que seuls les très anciens montpelliérains connaissent, à dire vrai très peu de monde, est située sur le Cours des casernes devenu cours Gambetta en 1884. Elle fut démolie en 1948 pour laisser place à la Sécurité Sociale mais les trois belles portes furent sauvegardées et installées en trois points différents de la ville. Toutefois ceux qui savent où elles sont tiendraient largement dans un taxi écossais et pourtant des centaines de personnes passent devant chaque jour en les ignorant. On peut voir la porte Centrale Place Notre Dame des Tables sur le mur Sud, la porte de Marengo rue Voltaire, près du chevet de l'Église Saint Roch, la porte de Lützen à la Maison Léo Lagrange de La Paillade.

Concernant les officiers allemands : le capitaine de frégate Walter Denys né en 1896 à Hambourg est un descendant de huguenots français émigrés en Allemagne suite à l'Édit de Fontainebleau de 1685. Impossible de savoir où et quand il a été tué. Il repose dans la nécropole militaire allemande de Dagneux (Ain-France) block 27, tombe 180. Le Capitaine de corvette Ernst Bettin aurait été fusillé par la Résistance suite aux exactions commises par ses troupes entre Perpignan et Narbonne, aucune trace de jugement, de condamnation ni de sépulture n'ont été trouvés ; curieusement, Bettin est lui aussi très certainement d'origine française car ce nom, qui n'est également pas de consonance germanique, existe en France dans plus de vingt départements, porté par près de 500 personnes et celui de Denys par environ 700.

(*) Henri Pierre Perramond : E.S.N.C. - Bordeaux - Promotion 1924 - MI.